

L'humanisme de Marie Delcourt

Dans deux ans, en 1991, sera commémoré le centenaire de la naissance de Marie Delcourt. Nous célébrons cette année deux anniversaires: l'un connu de tous les fidèles, le dixième anniversaire de sa mort, l'autre qu'il m'a fallu rappeler à mes collègues liégeois, le soixantième anniversaire de son entrée dans le corps académique de l'Université de Liège et de la création du cours d'Histoire de l'humanisme, un cours qui fait de moi le lointain successeur de la première femme à avoir été chargée à Liège d'un enseignement universitaire.

Je suis d'autant plus fier de ce privilège que je n'ai pas eu celui d'être l'élève de Marie Delcourt, qui a été admise à l'éméritat en 1961, un an avant mon entrée à l'Université, et que je n'ai pu que m'entretenir ou correspondre avec elle. Lorsque je préparais mon mémoire de licence sur Erasme, elle fréquentait encore régulièrement la salle des manuscrits de la Bibliothèque générale, devenue depuis la Salle Marie Delcourt, et elle a accueilli plusieurs fois à sa table de travail l'apprenti humaniste que j'étais. Puis nous avons échangé des lettres, des cartes postales, des petites notes qui m'ont aidé à corriger mon travail et à l'améliorer. La dernière lettre reçue d'elle est datée du 15 octobre 1978: c'était quatre mois avant sa mort, un mois après un premier et sérieux accroc de santé qui l'avait obligée à limiter ses heures de lecture et d'écriture. Elle trouvait alors son écriture chaque jour plus rabougrie: «Elle échappe à la kinésithérapie», disait-elle.¹ Marie Delcourt ne m'a jamais reçu chez elle, mais j'ai eu plusieurs fois, depuis sa mort, l'occasion de voir le cadre dans lequel elle vivait. Chaque fois que je pénètre dans l'appartement qu'elle partageait avec son mari Alexis Curvers, je ne

peux m'empêcher de penser à ce passage de *L'herbe à brûler* où Conrad Detrez raconte sa première visite au proviseur de son collège: «Je me suis trouvé devant un homme assis dans un fauteuil que cachaient à demi plusieurs piles de livres oscillants, dressés telle une colonnade sur terrain mal égalisé. L'homme a avancé la tête entre deux colonnes, s'est penché: «Vous habiterez au pavillon Justus Lipsius et vous vous appellerez Conradus ou Conradus Primus, puisque vous êtes seul chez nous à porter ce prénom. Les humanistes latinisent toujours leur nom, il convient d'honorer la tradition.» Ce disant, le proviseur feuilletait l'un après l'autre de gros livres à couvertures de carton bleu sur chacune desquelles était imprimé en lettres blanches le même mot, le nom sans doute d'un humaniste très important: Lexicus. Avec ces livres, il construisit une nouvelle colonne puis se leva pour retirer d'une immense armoire d'autres matériaux: des grosses briques de papier rangées à la verticale sur des étagères qui ployaient, faisaient de jolies courbes de bois fauve. C'est alors que j'ai noté sur son fauteuil la présence de trois épais volumes reliés de cuir et que j'ai commencé à comprendre qu'un humaniste est quelqu'un qui ouvre et ferme des livres, respire dans des livres, les caresse, s'assied dessus, qui se frotte du matin au soir à des livres, édifie avec eux des murs à l'intérieur desquels il mange, parle et vit, qu'il dort peut-être même sur un lit fabriqué avec des volumes recouverts de tissu soyeux comme le missel de ma mère.»

Marie Delcourt était de cette race d'humanistes: chez elle, il y a des livres partout, même dans la cuisine!

Si j'ai connu Marie Delcourt, je suis loin d'être un témoin privilégié. Quel crédit accorder à un timide étudiant de vingt ans rencontrant pour la première fois un professeur émérite? De nos brefs échanges, je ne me souviens que de sa gentillesse, une extrême gentillesse que je retrouve dans les lettres que je conserve d'elle, une grande sollicitude aussi: quand elle s'intéressait à ce que vous faisiez, elle ne vous lâchait plus. Deux ans après le dépôt de mon mémoire, elle m'envoyait encore des notes susceptibles de l'améliorer, allant même jusqu'à me préciser où je pourrais trouver les ouvrages qu'elle me signalait!

* * *

Si mes souvenirs personnels sont maigres, j'ai par contre beaucoup entendu parler de Marie Delcourt par quelques-uns de ses proches: deux de ses plus anciens élèves et collaborateurs, Roland Crahay et Jean Hoyoux, son ami et premier successeur au cours d'Histoire de l'humanisme. Léon-Ernest Halkin, mon maître, qui fut son voisin à Tilff, pendant la dernière guerre, le romancier Alexis Curvers enfin, qui, avant de devenir son mari et vivre ce qu'il appelle la grande aventure de sa vie, eut le privilège d'être au nombre de ses premiers disciples. Grâce à tous ces témoignages, il est possible de se faire une idée de ce qu'était le cours d'Histoire de l'humanisme du temps de Marie Delcourt.

Précisons tout d'abord qu'il s'agissait d'un cours libre, facultatif, pour lequel la titulaire, à ses débuts, n'était même pas payée (parallèlement, Marie Delcourt poursuivait sa carrière de professeur de grec en rhétorique dans une école pour jeunes filles qui est aujourd'hui le Lycée communal de Waha). Un cours libre donc, dont les débuts furent très modestes. Pour avoir des élèves, Marie Delcourt avait conclu un arrangement avec son collègue, ami et complice Jean Hubaux: celui-ci choisissait pour son cours de Traduction à livre ouvert d'un texte latin du lundi de 14 à 16 h des textes de l'humaniste que Marie Delcourt expliquait au cours qu'elle faisait le même jour, de 16 à 18 heures.

De ce petit cours à option qu'on lui avait un peu chichement concédé, elle fit un grand

cours où se rencontraient en élèves libres maints étudiants inscrits à d'autres facultés que la Philosophie et Lettres, futurs médecins, juristes ou mathématiciens, voire auditeurs déjà diplômés et désireux de parfaire leur culture générale: «On y interrogeait patiemment les sources, les relais et la continuité de cette civilisation de l'esprit où communient les anciens avec les modernes en ce qu'ils ont de meilleur. Marie, puisqu'ainsi la nommait-on, présidait à ces entretiens avec une autorité qui, sans attendre l'enseignement rénové, ménageait la liberté, favorisait l'initiative et contentait la curiosité de chacun de ceux qui y participèrent, et qui tous en ont gardé une impression ineffaçable. L'humanisme ainsi conçu, ou pour mieux dire ainsi vécu, est fleur d'humanité, fleur fragile, sans cesse menacée et sans cesse renaissante.»²

Le témoignage d'Alexis Curvers est confirmé par celui d'autres anciens élèves: Marie Delcourt aimait pratiquer la lecture directe à ses cours, une lecture directe qui passait d'abord au-dessus de la tête de ses auditeurs, obligés de s'accrocher et finissant par suivre; elle préparait rarement ses cours et considérait n'importe quelle intervention comme bienvenue. Les textes anciens, qu'ils soient classiques ou néolatins, étaient pour elle des prétextes autant que des textes, des prétextes à réfléchir et à rêver: «Il est vrai de dire que la critique littéraire appliquée aux textes anciens est à peu près inexistante, écrit-elle, ce qui, contrastant avec le développement des sciences philologiques, est assez curieux. Les philologues ont écarté des oeuvres antiques ceux qui ne sont pas initiés à leurs méthodes. Ces livres qu'ils se réservent, ils cherchent à en établir le texte; ils en scrutent les sources; ils en font l'histoire. Mais ils songent rarement à les considérer bonnement comme des productions de l'esprit humain. Ils les étudient, ou, comme on dit dans le jargon du métier, ils s'en occupent. Mais si parfois, lecteurs désintéressés, ils les ouvrent pour leur plaisir, ils ne nous disent rien de ce que la rencontre leur suggère. Le divorce entre la philologie et la culture est la raison principale de ce qu'on appelle la crise des humanités. Si les écoliers traduisent sans joie les textes grecs et latins, ce n'est pas à cause de la concurrence du professeur de mathématiques, d'an-

glais ou d'allemand, c'est parce que celui qui doit les initier aux langues classiques, en dehors des heures de cours, ouvre rarement un auteur ancien qui n'est pas au programme. Les enfants savent cela. Les enfants savent tout.»³

* * *

Marie Delcourt excellait à montrer le rapport entre ce qu'elle découvrait dans les textes anciens et ce que l'actualité mettait sous les yeux de ses élèves. Elle éclairait le passé par le présent et le présent par le passé, montrant que le passé vit encore et se perpétue à travers le présent. C'était, avec son ouverture d'esprit, un de ses dons principaux: rendre tout extrêmement accessible, présent, actuel. Relisons l'admirable fin d'*Images de Grèce*, ces souvenirs de lectures et d'un voyage fait avec Madame Mayrisch:

«Nous quittons la Crète un soir de mai, avec regret, car c'est la fin du voyage en même temps que la fin du jour. Dans la lumière du couchant, le petit port est plein de mélancolie. Même le triomphant lion de saint Marc n'est plus autre chose que le symbole d'un monde lui aussi disparu. On embarque douze mulets dans le petit cargo malpropre. Les premiers se laissent faire assez passivement mais les derniers savent ce qui les attend et ils hennissent avec désespoir, tandis qu'on leur passe la ventrière et que la grue les amène, d'un geste circulaire, du rivage au fond de la cale. Pour compléter le chargement, on lance du haut du pont de bruyants bidons vides. Ces bidons à essence, on en trouve, hélas, dans toute l'île, comme dans toute la Grèce; ils servent à tout usage, comme récipient, comme siège, comme couverture de toit. C'est d'une laideur sordide et cruelle. Les Crétois n'ont jamais vu de locomotive, mais ils n'ignorent rien de l'automobile. Cela aussi paraîtra étrange aux archéologues qui, dans quelques millénaires, reprendront ici des fouilles pour étudier la civilisation du moteur et de la dynamo. Il faut partir, nous éloigner de cette île élue, à mi-chemin sur la route d'Asie, à mi-chemin encore sur la route d'Afrique. Car elle est exactement au centre du rectangle de Méditerranée borné à l'ouest par Malte, la Sicile et le promontoire italien. La quitter, c'est dire adieu à ce printemps du

monde, acide, inégal et heureux comme un matin d'avril. Nous serons au Pirée demain au milieu du jour et le soleil méridien éclairera la beauté classique et reposée de l'Acropole, il faut partir, vers le septentrion et puis vers le couchant. Il n'est pas d'endroit sur terre où un départ prenne un sens plus grave. Un monde entier s'y est enseveli dans le sol et l'oubli; il n'en est ressuscité qu'un peu de beauté et beaucoup d'énigmes. Une civilisation peut se perdre. Que, pendant un temps assez court, elle cesse d'être transmise, expliquée, voilà devenue incompréhensible, inutilisable, promise à l'effacement. Les constructions de l'esprit sont aussi précaires que celles de la main artisanale. Si on ne s'en sert pas, on cesse bientôt de les entretenir, c'est-à-dire de les réparer, de les développer. Rien n'égale en tristesse les images qui nous poursuivent tandis que le bateau nocturne glisse vers la mer: de palais abandonnés envahis par l'herbe et le sable; d'ateliers déserts où s'oublie de nobles métiers; de lettres devenues muettes après avoir servi de signes rapides, efficaces, infaillibles, entre deux intelligences humaines. Que des lettres, les filles de Mémoire, puissent ainsi déchoir de leur dignité et n'être plus qu'un dessin arbitraire, incapable d'aller, par delà les yeux, émouvoir la pensée, cela symbolise la précarité des artifices par lesquels nous tentons d'échapper à l'isolement, à l'oubli et à la mort. C'est en Crète que les hommes ont imaginé que les dieux eux-mêmes doivent mourir. Et l'île où, disait-on, avait joué Zeus enfant, était celle aussi où l'on montrait son tombeau.»⁴

* * *

Rendre accessible, faire aimer du plus grand nombre les grands textes en les rendant lisibles, en traduction ou en version originale, mais à condition de moderniser la ponctuation et l'orthographe: «Que de lecteurs on gagnerait à Montaigne et à Rabelais rien qu'en débarrassant leurs écrits de tant de lettres parasites qui empêchent de reconnaître, dans un mot ancien, l'équivalent d'un terme qui nous est encore familier.»⁵

Marie Delcourt donne à lire, met et se met à la portée du lecteur, comme en témoignent ces quelques lignes extraites de la préface de sa

traduction d'une relation de voyage d'un médecin allemand de la fin du XVe siècle: «Nous avons cherché simplement à donner une traduction d'une narration écrite dans une langue effroyable. Ceux qui auraient la curiosité de se reporter au texte estimeront peut-être qu'il y avait quelque mérite à s'y attaquer. Nous ne sommes pas sûres d'avoir toujours bien compris la pensée de Münzer, rien n'étant plus obscur que ce qui est mal écrit. Notre médecin a beau citer Pline et Juvénal, son latin n'est point celui de l'école. Ce qui nous a le plus embarrassées, ce ne sont ni son orthographe fantaisiste, ni ses tours barbares, mais l'emploi qu'il fait de mots anciens pour désigner des choses de son temps. Comment savoir si une image est une statue ou un portrait? si une *tabula* est une table ou un tableau? et, lorsque le voyageur admire un *atrium*, que faut-il exactement nous représenter? En général, nous n'avons adopté une traduction qu'après avoir comparé plusieurs passages et nous être laissé guider par le contexte là où l'énumération n'est pas trop sèche pour donner aucune lumière. On reprochera à nos annotations d'être trop nombreuses ou de ne l'être pas assez. Elles n'ont pas la prétention d'apporter du neuf. Nous avons voulu simplement, à propos d'un texte hier encore inconnu, évoquer quelques aspects de ce XVe siècle finissant et de préférence ceux où l'on voit poindre les lueurs de la Renaissance et des deux Réformes, la protestante et la catholique. Un texte si sommaire vaut surtout par ce qu'il évoque, par les lectures auxquelles il conduit, par les rapprochements qu'il suggère. On voudra bien nous excuser si, dans les notes et l'analyse ci-dessous, il y a peu d'érudition et, en revanche, quelques souvenirs.»⁶

Donner à lire, on le voit, c'est donner à penser: *Historia magistra vitae*. Écoutons-la évoquer la vie des écoliers d'autrefois: «Nos écoliers se plaignent beaucoup, et se font plaindre plus encore. Osons dire qu'ils exagèrent un peu. Nous avons fait de même quand nous avions leur âge, mais avec peut-être moins de succès.

Au début d'août, nous prenions des airs de prisonniers libérés pour chanter «Vivent les vacances». Ce n'était toutefois qu'à demi-sincère. Nous en étions bientôt à choyer secrètement

l'idée de nous retrouver en octobre dans une classe différente, avec d'autres maîtres, mais parmi les mêmes camarades, accrus avec eux en âge et en prestige. Ce qu'il y a de factice dans l'enthousiasme des vacances, Colette l'a fort bien noté: «Août, dans mon pays, était un mois de longue patience. Sevrés comme moi d'école, les enfants trouvaient lents les jours... Rien ne passe vite en été, sinon l'été». Et elle parle du «loisir interminable» qui précède la rentrée: non sans un certain courage, aujourd'hui qu'il est partout question de geôle scolaire et d'écoliers martyrs. Ces enfants toujours prêts à apitoyer leurs parents, que ne lisent-ils la vie des écoliers d'autrefois? Il y a quatre siècles et demi, toute une génération d'adolescentes, d'un bout à l'autre de l'Europe occidentale, préparaient, sans le savoir encore, ce qui serait la restauration des études. Ils devaient bien commencer par faire les leurs. Les fils de grande maison étaient instruits à domicile, et n'avaient aucune peine à trouver des maîtres, le métier de précepteur étant souvent un premier échelon dans la carrière des honneurs. Celui de Charles-Quint devint pape: c'est ce qu'on peut appeler un cas limite. Les enfants de condition modeste entraient dans les collèges. Ils y payaient leur pension ou bien ils profitaient de bourses créées par des amis des lettres. Sur les registres des étudiants, le nom des premiers, en toute simplicité, est suivi de la mention riche, celui des seconds, de la mention pauvre. Entendons: payant ou non-payant. Les enfants illégitimes étaient souvent exclus a priori du bénéfice des bourses. Ces discriminations paraissent aujourd'hui extrêmement humiliantes. Celle de la bâtardise, qui frappa notamment Erasme, fut toujours sentie comme telle. Il n'en était pas de même pour l'autre. Il y eut peut-être au XVIe siècle des Julien Sorel inconnus à qui elle infligea, en effet, d'irréremédiables traumatismes. Mais il suffit de lire des récits du temps, tels qu'on en trouve dans des dialogues latins à l'usage des classes, pour voir que tous considèrent la pauvreté comme fâcheuse, mais nullement dégradante. Les écoliers sans ressources pratiquent couramment la mendicité et, sans paraître souffrir du moindre complexe, se donnent l'un à l'autre les recettes pour que la quête soit plus fructueuse. Il faut aller chez les gens riches, de pré-

férence les jours de fête, quand toute la maisonnée est à table. Des convives qui s'apprêtent à faire un bon repas n'auront pas le cœur de renvoyer des étudiants affamés, surtout si ceux-ci savent les amuser. Et les voilà partis, sous le soleil ou sous la neige, en récitant, pour se donner du courage, les vers où Horace dit que celui qui veut devenir poète doit savoir supporter le froid et le chaud (Horace en parlait fort à son aise) et en se rappelant la vie des grands hommes de l'antiquité qui durent commencer par tourner la meule. Ils espèrent aussi qu'au premier jour de marché, ils auront des nouvelles de chez eux, que leurs parents auront profité de l'occasion pour leur envoyer, soit un peu d'argent, soit l'étoffe d'un vêtement d'hiver. Toute leur terreur est d'apprendre qu'on les invite à rentrer au village, soit qu'on ne puisse plus les entretenir davantage à vivre sans rien gagner, soit qu'on ait besoin d'eux pour les travaux des champs. S'il en est ainsi, ils devront renoncer à leurs chères études. C'est pourquoi ils se résignent à tout plutôt qu'à quitter le collège. Combien de garçons furent ainsi interrompus dans leur développement, sans parler des millions de filles privées depuis leur naissance de toute possibilité de développement intellectuel!»⁷

* * *

Vous aurez remarqué que, pour évoquer la figure de Marie Delcourt, je fais déjà appel à Marie Delcourt elle-même, abandonnant les rares témoignages oraux, des témoignages qu'il serait temps de songer à recueillir, car les plus jeunes des élèves de Marie approchent de la soixantaine. Certains de ces souvenirs ont été enregistrés par la RTBF Liège au lendemain de sa mort, d'autres par la Médiathèque provinciale de Liège, quelques années plus tard. On en trouvera aussi dans les notices nécrologiques écrites il y a dix ans et dans l'*Hommage à Marie Delcourt*, actes du colloque organisé à l'Université de Liège, en novembre 1982.

Mais la véritable Marie Delcourt, c'est dans son œuvre qu'il faut la chercher. Une œuvre qui commence par un ouvrage sur *Les traductions des Tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance* (Bruxelles, 1925). Dans cette étude, comme dans celle qu'elle consacra

en 1934 à *La tradition des Comiques anciens en France avant Molière*, elle analyse le problème capital de la traduction, auquel elle reviendra durant toute sa vie,⁸ plus qu'elle ne dresse la liste des «belles infidèles», car elle n'ignore pas que la culture d'une époque ne s'évalue pas en termes purement quantitatifs. Or, c'est bien la culture d'une époque — la Renaissance — qui l'intéresse; elle veut montrer comment cette culture, qui est une culture héritée, s'articule avec la vie, comment le patrimoine des Anciens entre dans la circulation des idées de l'époque: «Ce qu'il y a de nouveau alors, note-t-elle, ce n'est pas du tout la connaissance des textes grecs et latins, qui n'a pas manqué au Moyen Age, mais l'utilisation des valeurs antiques dans un monde chrétien, utilisation qui n'a pas été sans des torsions parfois assez brutales.» Marie Delcourt aimait répéter qu'il ne fallait pas se laisser enfermer dans un sujet, mais qu'il fallait toujours intervenir là où il y a un croisement: ici, le passage de l'hellénisme au christianisme, disait Guillaume Budé, du verbe au Verbe, dira Erasme.

* * *

1936 est l'année de la canonisation de Thomas More, mais aussi le 400^e anniversaire de la mort d'Erasme. Marie Delcourt choisira de fêter More plutôt qu'Erasme, sans doute parce qu'il y avait des tâches plus urgentes dans le domaine des études moriennes que dans celui des études érasmienne. En 1936, il n'existait pas encore d'édition ni de la correspondance de More ni de son œuvre la plus célèbre, l'*Utopie*. La première édition critique de cet ouvrage sera l'œuvre de Marie Delcourt: pour la première fois, ce texte célèbre est considéré comme devant être étudié en soi avec l'idée qu'il faut le connaître pour atteindre la pensée et l'art de More. Marie Delcourt s'intéresse au style de l'auteur, à la langue, aux termes rares qu'il utilise; elle multiplie les notes grammaticales afin, dit-elle, de saisir le mouvement d'une langue toujours vivante, mais à la veille de se scléroser.

La même année, Marie Delcourt publie aussi une traduction des *Oeuvres choisies* de Thomas More: quelques poèmes anglais et latins, des extraits de l'*Histoire de Richard III*, de la

correspondance, des ouvrages religieux et surtout un abrégé de l'*Utopie*, faisant saillir les articulations de la pensée de l'auteur. Elle donnera une traduction intégrale de l'*Utopie* en 1966, trente ans plus tard (réédition en format de poche: Paris, GF-Flammarion, 1987).

Dans la foulée, elle publie de nombreuses études sur Thomas More, sur More et Erasme. Comment parler de More sans évoquer son «darling» Erasme? Comment ne pas rapprocher l'*Utopie* de l'*Institution du prince chrétien*? Marie Delcourt retrace l'histoire des rapports amicaux entre les deux humanistes qui s'amusaient à traduire Lucien en latin; elle consacre des articles au pouvoir du roi dans l'*Utopie* et au prince selon le vœu d'Erasme. Les deux amis partagent la même doctrine du prince fait pour le peuple et non du peuple pour le prince, la même horreur de la guerre, le même mépris du métier de soldat. Mais Erasme, en matière de guerre, est bien plus radical que son ami anglais. «More, en effet, fait-elle remarquer fort justement, aborde le problème politique en partant d'un souci d'ordre social — assurer la permanence de l'Etat. Erasme aborde le même problème avec un souci d'ordre moral: il veut que le prince soit chrétien, sente, juge, agisse en chrétien. Il n'exige que cela, mais tout cela. Et cela va l'amener à une position qui, en dernière analyse, sera bien plus révolutionnaire que celle de More lui-même. Erasme, en effet, rejette toute guerre, quelle qu'elle soit. More, lui, sait qu'un Etat qui veut durer doit tenir pour légitime la défense de soi-même. C'est pourquoi il ne peut franchir le dernier pas ni arriver à l'absolue intransigeance d'Erasme. Il était certes plus Anglais qu'Erasme n'était Hollandais. Mais il était bien plus citoyen du monde qu'il n'était sujet du roi d'Angleterre. (...) Nous avons de bonnes raisons de croire que More a évité de mettre l'*Utopie* sous les yeux de Henri VIII. Au contraire, Erasme a offert au futur Charles-Quint un exemplaire somptueusement relié de l'*Institution du prince chrétien*. Le prince de Castille a peut-être lu quelques lignes de l'ouvrage. Il l'aura trouvé inoffensif. On ne peut attendre de lui qu'il ait compris que ce petit livre poli, déférent, flatteur, définissait sa totale dé- possession.»

L'*Utopie* et l'*Institution du prince chrétien* datent de la même année: 1516. Ces deux ouvrages de philosophie politique sont contemporains du *Prince* de Machiavel, dont Marie Delcourt ne parle pas dans ses travaux de 1936. Elle réparera cet oubli dans sa traduction de 1966, où elle explique longuement que Machiavel décrit ce qui se passe et More ce qui devrait se passer. Elle n'a pas tort de présenter l'humaniste anglais comme un anti-Machiavel, encore qu'Erasme, me semble-t-il, mérite davantage ce titre que More.

La première publication érasmiennne importante de Marie Delcourt date de 1938. Pour servir d'introduction à la lecture du grand humaniste, elle édite, avec son élève Roland Crahay, *Douze lettres d'Erasme*. «Il s'agit de lettres à demi personnelles, adressées à un ami et contenant toujours quelque chose qui est pour lui seul, mais écrites par un homme qui garde un double de tout ce qu'il envoie, qui songe à la publication et pense aux lecteurs futurs. Aucune forme littéraire ne s'est révélée mieux ajustée au génie d'Erasme. C'est par des lettres ouvertes qu'il a le mieux, le plus aisément communiqué avec le reste du monde. (...) Il songe à l'ami auquel il écrit, au petit cercle qui va tout de suite entendre lecture de ces pages vives et hardies, qui en prendra des copies, lesquelles circuleront, plus ou moins à son insu, avant d'être imprimées. Pour cette audience restreinte et sûre, il trouve d'emblée le ton naturel et juste.»

Comme l'édition de l'*Utopie*, cette édition est pourvue d'abondantes notes grammaticales, de remarques précises sur la langue et le style d'Erasme, sur son goût pour les diminutifs, sur la variété de son vocabulaire. Marie Delcourt dresse la liste des termes rares, recherche les auteurs anciens chez qui Erasme a pu trouver le mot qu'il emploie, signale les mots qu'il a peut-être forgés lui-même ou qui sont employés par lui pour la première fois dans le sens qu'il leur donne. Personne n'a fait mieux depuis! Nous manquons de bonnes études sur le latin des humanistes et nous aurions bien besoin d'un dictionnaire néolatin-français! Marie Delcourt a montré la voie.

En 1944, elle publie un petit *Erasme* (réédition: Bruxelles, Labor, 1986), un petit Erasme

comme il y en a maintenant dans la plupart des collections de poche. Le sien est le premier du genre, ou presque; les suivants lui doivent beaucoup. Marie Delcourt revient dans ce livre sur l'amitié de More et d'Erasmus, sur la morale humaniste de la guerre et de la politique; elle retrace aussi l'histoire des *Colloques*, où s'inscrivent trente cinq années de la vie de l'auteur, et, sous le titre «La gaité d'Erasmus», elle consacre quelques pages bien enlevées au caractère de l'humaniste, «l'une des personnalités les plus attachantes qui fût jamais». Elle parle avec une certaine tendresse de l'Erasmus des dernières années, malade, fatigué, désabusé. A la fin de sa vie, elle sera beaucoup moins indulgente pour cet homme dont «la susceptibilité et la sécheresse de coeur deviennent, la vieillesse aidant, grimaçantes». Erasmus avait fini par l'agacer, m'a confié Alexis Curvers. Sans doute avait-elle trop lu la correspondance, où les petits côtés du grand homme apparaissent en pleine lumière!... More, par contre, n'a pas connu d'éclipse: il est resté l'homme de toutes les saisons, et particulièrement de la dernière.

Erasmus et More: amis inséparables, figures indissociables dans l'esprit et dans le coeur de Marie Delcourt, dans son oeuvre aussi. Mais sans doute, comme l'a dit Roland Crahay, More était-il l'auteur selon son coeur et Erasmus l'auteur selon son esprit. Il me semble que cela se sent dans les dernières pages de son *Erasmus*: «L'écriture de More est pleine de ces traits où les graphologues reconnaissent une extrême sociabilité (par exemple les boucles superflues qui commencent et terminent les mots) et beaucoup de fantaisie: ce sont bien là, en effet, les éléments de l'humour. Les grandes lettres dépassent les autres: signe de modestie; le *M* majuscule de la signature est une simple minuscule à peine agrandie; mais il y a une sorte d'audace heureuse, joyeuse, dans les boucles qui terminent les *h*, les *y*, dans le trait fier et harmonieux qui amorce le *T* de *Thomas*. Ce qui frappe dans l'écriture d'Erasmus, c'est d'abord sa prodigieuse jeunesse: est-il possible que ce trait fin et léger, ces accents hauts placés, d'une façon aérienne (voyez le mot grec de la seconde ligne), ces *x* typographiques aient été tracés par la main d'un homme torturé par

la goutte et la pierre? Un seul signe de fatigue, mais qui trahit en même temps bien de la coquetterie, c'est le *v* qui «traîne» sur la ligne avant de se relever. On est étonné par tant d'harmonie. C'est une écriture d'artiste: voyez l'extrême simplicité des traits, les majuscules typographiques (*C*, *S*, *A*, *D*). Est-il possible que l'homme qui écrit ainsi paraisse presque insensible aux oeuvres d'art, au point qu'il a pu passer des mois à Rome sans rien dire de ce qu'il y a vu? Jamais on ne nous fera croire qu'on puisse ainsi écrire sans avoir un goût raffiné. Et alors on se souvient qu'Erasmus a consenti à se faire peindre par trois artistes: par Quentin Metsys, par Holbein, par Dürer. Il savait choisir. Il savait dessiner aussi. Voyez l'amusante caricature qu'il a faite de lui-même. Il a vu, avec une justesse parfaite, son long nez, sa bouche rentrée, son petit oeil malin. Et il en a ri, comme il riait de tout. Intelligence claire, critique, ironique (voyez les pointes un peu trop aiguës qui terminent les *x*). Peu de fantaisie, bien moins que dans l'écriture de Thomas More, mais un grand, un puissant élan intellectuel: voyez l'admirable *E* qui ouvre la signature; chaque détail en est inventé, hardi, audacieux; le trait marque de la coquetterie, de la conscience de soi. L'homme qui signe ainsi sait ce qu'il vaut, mais il se juge d'un regard aussi net que celui dont il juge le reste du monde. Écriture gaie. Gaité supérieure de l'intelligence qui jouit de son propre jeu, de l'esprit critique qui applique sa fine pointe à toutes choses, de la lucidité parfaitement exercée qui sait distinguer les vraies valeurs.»

* * *

Marie Delcourt s'est intéressée surtout au printemps de l'humanisme, symbolisé par les mugets et les violettes sauvages du portrait d'Erasmus par Dürer, à cette période du XVI^e siècle où les humanistes se sentirent heureux, grisés par le vin des idées nouvelles, enivrés par la pensée du monde nouveau qui s'ouvrait devant eux, la période où, pour reprendre ses propres termes, l'humanisme est plus vivant que scolaire. A partir des années '50, Marie Delcourt consacrera toutefois plusieurs articles à l'humanisme dans la seconde moitié du XVI^e siècle, aux Pays-Bas et à Liège. Elle avait

entrepris la publication, avec Jean Hoyoux, de la correspondance — douze cents lettres — d'un humaniste bien de chez nous: Gantois de naissance, Liégeois de coeur, Anversois d'adoption, puisqu'il sera le deuxième évêque d'Anvers. Les Liégeois d'aujourd'hui ont oublié son nom: Liévin Torrentius, mais ils connaissent sa maison, qui est toujours debout, rue Saint-Pierre. Cet homme d'Eglise, témoin et artisan de la Réforme catholique, protecteur des Jésuites, mais aussi de Lambert Lombard, conseiller des princes-évêques de Liège, a édité Horace et Suétone, mais il n'a connu de l'humanisme «ni l'épanouissement érasmien, ni l'euphorie rabelaisienne, mais seulement le docte prolongement assuré par son ami Juste Lipse et par son éditeur Christophe Plantin».

Jean Hoyoux a raconté l'histoire de cette édition monumentale: «C'est peu après la Libération que nous est venue l'idée d'écrire un grand ouvrage ensemble. Nous allons maintenant, m'avait-elle dit en riant, leur envoyer de la grosse production dans les gencives. C'est ainsi qu'en 1947, nous avons entrepris l'édition de la correspondance de Torrentius (3 volumes de 600 pages chacun). (...) Torrentius, évêque d'Anvers, mais auparavant vicaire-général d'Ernest de Bavière à Liège, avait pris le soin de garder les minutes des centaines et des centaines de lettres qu'il avait écrites dans sa carrière. (...) Ce manuscrit, je l'ai copié au moins trois fois d'un bout à l'autre. Voici pourquoi. Selon notre méthode de travail, à Madame et à moi, je déchiffrais les lettres de Torrentius en laissant un blanc remplaçant les mots que je n'avais pas su lire et, dans ce blanc, je mettais autant de points que de lettres non déchiffrées. Lorsque j'avais recopié une vingtaine de missives de Torrentius, je les envoyais à Madame, dans sa maison de l'avenue Jules Neef à Tilff. Madame examinait mes copies, ponctuait le texte et me faisait des suggestions pour les mots laissés en blanc. Beaucoup de choses étaient résolues par lettres. Pour les mots à lecture coriace, nous nous réunissions dans le cabi-gibi avec pour arme un dictionnaire latin. Lorsque je pouvais déchiffrer les premières lettres du mot illisible, la solution était relativement facile en parcourant tous les mots du dic-

tionnaire commençant par les deux ou trois premières lettres que j'avais lues. Mais lorsque seules les trois dernières lettres du mot étaient lisibles, la difficulté était autrement grande et nous avons alors bien souvent déploré ne pas avoir à notre disposition une sorte de dictionnaire à l'envers où les mots auraient été classés par leur finale. Parallèlement à ces déchiffrements, il fallait faire des recherches de dictionnaires pour identifier tous les personnages cités et les événements dont il était question et c'est ainsi que Marie Delcourt helléniste et spécialiste de l'histoire des religions et de l'humanisme s'est mise avec moi à étudier l'histoire de Liège et elle jongla vite, avec une maestria étonnante, avec les chroniques et les revues locales, les biographies et les bibliographies historiques et même avec les volumes de la *Geschiedenis van Antwerpen* du chanoine Floris Prims. Cette édition de Torrentius qu'elle réalisa avec moi prouve à quel point la vaste intelligence de Marie Delcourt était universelle. Elle s'adaptait immédiatement à toutes les disciplines et à toutes les époques de l'histoire.

Nous avons consacré près de sept années à l'édition de Torrentius (1947-1954) mais, qu'on ne l'oublie pas, Marie Delcourt pendant ces années n'a pas fait que cela. Elle menait de front l'édition de la correspondance de Torrentius et ses grands travaux sur l'histoire des religions. Elle aimait avoir plusieurs livres sur le métier en même temps. L'un me repose de l'autre, disait-elle. Du repos complet, Marie Delcourt n'en a jamais pris. Elle a travaillé tous les jours de sa vie. Son labeur sans fin se faisait toujours à un rythme égal. Elle détestait les coups de collier et les travaux qu'on bâcle en passant une nuit blanche. Son labeur était régulier et infini comme sa patience. Elle était en tout et pour tout d'une ponctualité et d'une régularité d'horloge bien huilée.»⁹

Marie Delcourt a édité Torrentius, elle ne l'a pas traduit. Mais peut-on traduire Torrentius? Et cela veut-il la peine de le traduire? C'est aux oeuvres maîtresses de la Renaissance que Marie Delcourt voulait gagner des lecteurs, ce sont les grands textes qu'elle désirait à tout prix «faire lire et goûter». Et c'est pourquoi elle encourageait les spécialistes à donner de ces textes des éditions qui ne soient pas trop sa-

ler le souvenir du Trianon liégeois, siège des fêtes de Charlemagne, afin de développer en France le sentiment impérial, menacé par les prodromes de la Révolution.

Revenons à notre texte. Il va sans dire qu'il fut écrit en latin, par un chroniqueur des premières années du IXe siècle. Comment se fait-il qu'il nous est arrivé traduit en français, dans une mauvaise rédaction de la fin du 2e millénaire ?

Voici. Il y avait à l'Université de Liège, au XXe siècle, un professeur d'histoire nommé Halkin, corruption évidente de Alcuin. La direction de l'école de Liège est donc restée dans la famille Alcuin ou Halkin pendant plus d'un millénaire. Ce professeur portait le prénom de Léon, celui même du pontife qui avait sacré Charlemagne en 800: on voit à ce détail la force de la tradition carolingienne dans la région de la Meuse. Ce professeur Halkin a eu une longévité peu commune. En effet, il enseigna de 1900 à 1976, pendant près de 80 ans. A la fin de sa vie, il semble s'être fait appeler Léon-Ernest, c'est-à-dire, en dialecte germanique, Léon le Sérieux, pour répondre probablement à des détracteurs qui lui reprochaient d'avoir eu une jeunesse frivole. On aurait tort de voir en Léon et Léon-Ernest Halkin deux personnages différents: de même, l'adjonction d'un adjectif a fait croire aux historiens que Charlemagne et Félix Magnette sont deux personnes, alors que nous avons démontré qu'il n'y en a qu'une. Or, ce Léon ou Léon-Ernest Halkin avait l'habitude de faire traduire en idiome vulgaire les vieilles chroniques latines de la région. Nous le savons par de nombreuses chroniques d'étudiants qui se lamentent sur la difficulté du travail. Le texte que nous avons lu plus haut est certainement une mauvaise traduction d'élève d'une phrase latine qui disait simplement:

Le 19 décembre de l'an 800, les étudiants et professeurs de l'Université de Liège, réunis au Trianon, fêtèrent pour la première fois le couronnement de l'heureux empereur, leur cher petit Charles-le-Grand.

Le texte, ainsi lu, est parfaitement clair.¹²

Cher frère et ami Léon,

Je vous écris du ciel où je suis, comme vous l'a appris le bon pape Pie XI, qui est parmi nous depuis bientôt un an. Je prends plaisir à sa compagnie, car c'est un pontife docte et pieux, mais je vous avoue, cher frère Léon, que j'en attends davantage de la vôtre, quand il vous plaira ou quand il plaira à Dieu que vous veniez nous rejoindre, car vous êtes, comme moi-même, un homme gai, aimant le rire et la plaisanterie et je crois que nous serons heureux ensemble (be merry together, comme on disait dans la langue que je parlais de mon vivant). Je serai heureux aussi de saluer votre chère femme Denise, qui aime comme moi-même Dieu et tous ses dons et qui apprécie ce qu'un bon vigneron a fait sortir de son pressoir, ce qu'une cuisinière active et dévouée fait sortir du four de son poêle. Je vous avoue aussi que je me propose de lui demander quelques éclaircissements sur les idées dont mon bon frère Copernic me rebat les oreilles. Mais je n'entends rien à cette astronomie qui bouleverse tout ce que j'ai appris et je compte sur Denise pour me mettre au courant de ces périlleuses nouveautés. J'étais déjà mort depuis bien des années quand Copernic inventa de mettre la terre autour du soleil, ce qui est bien étrange. Mon ami Erasme m'engage vivement à ne pas prêter l'oreille à ces nugae (comment dites-vous cela dans votre langage wallon ?), mais, j'ai beau faire, je n'arrive pas à cesser de m'intéresser à quoi que ce soit.

Toutefois, ce n'est pas pour vous parler d'astronomie que je me mets aujourd'hui en rapports avec vous, mais par pitié pour quelques pauvres bacheliers et bachelières que vous torturez sans le savoir, ami et frère Léon, parce que vous êtes jeune et que la compassion est le fait des têtes chenues, peut-être plus encore de ceux qui n'ont plus de tête du tout, ce qui, vous le savez, est mon cas. Or donc, il y a quelques jours, une de ces bachelières, pour lesquelles ma chère Meg a une dilection particulière, ne pouvant comprendre un texte que vous lui aviez donné à lire, appela à la rescousse notre soeur Marie Delcourt, qui a trouvé dans mon livre de Nullepart des choses bien curieuses, auxquelles je n'avais pas toujours songé moi-même; quand elle arrivera ici, si elle y arrive jamais, j'aurai bien des explications à lui demander. Marie Delcourt avait

avec elle ce jeune fou qu'elle a épousé, en quoi elle a suivi les conseils de mon ami Désiré de Rotterdam dans son *Eloge de la Folie* qui, comme vous le savez, m'est dédié, et elle a eu bien raison, car ils ont l'air fort heureux. Tous deux ont pris les avis d'une jeune disciple habile en la langue latine et à eux quatre, après bien des hésitations, sont arrivés à reconstituer la pensée barbare que le chroniqueur dissimulait sous un jargon digne d'un carme ou d'un franciscain. Si je parle ainsi, c'est que je sais, frère Léon, que vous et votre chère femme experte en astrologie, vous n'êtes pas plus prompts que moi à vous scandaliser de quoi que ce soit. Encore faut-il que je vous dise que, lorsque j'ai écrit la chronique du règne du roi Richard III, je me suis servi d'une langue qu'un ami des bonnes lettres puisse entendre. Il n'en est point ainsi de mylord Chapeauville^{1,2} qui aurait mieux fait d'écrire en son patois que dans la langue de saint Augustin. Enfin, la bachelière est arrivée à comprendre à peu près cet infâme charabia, mais, depuis lors, ma vie ici est devenue impossible. D'abord, ma fille Meg a appris la chose; elle dit que vous êtes un bourreau d'enfants, que jamais, au temps où je lui apprenais le grec, je ne lui ai donné des tâches aussi accablantes, et elle affirme que de telles difficultés sont faites pour dégoûter les bacheliers des études et non pour les y attirer. Si encore il n'y avait que Meg pour être en humeur, ce ne serait rien. Nous finissons toujours, elle et moi, par nous entendre. Mais Erasme a appris la chose et ne décolère pas. Il est furieux d'apprendre que, dans les écoles, on continue à lire un latin barbare où aucune règle n'est appliquée et auquel Plaute lui-même refuserait de rien comprendre. Notre frère Désiré annonce l'intention, si vous continuez à accabler ainsi vos étudiants, d'aller vous lire, quand vous serez en purgatoire, le texte complet de la harangue qu'il prononça pour saluer votre prince Philippe dit le Beau, et cela jusqu'à ce que vous soyez en état de la mettre intégralement en langue wallonne. Je suis, vous le savez, moins bouillant que notre frère Désiré, mais je vous prie néanmoins, par Notre-Dame, de considérer que les bacheliers ont appris le latin des grands siècles et qu'ils ne peuvent rien entendre sans grands efforts au jargon des âges d'ignorance. Peut-être aurait-il mieux valu, pour eux, qu'Erasme et moi, sans parler de Bu-

dé, de Vivès et de quelques autres, nous ne vinsions pas faire effort pour restaurer les bonnes lettres. Car, si nous n'étions pas venus, les jeunes gens parleraient tous aujourd'hui comme mylord Chapeauville et comme le theologus quidam que j'ai mis en scène dans *l'Utopie* et que Marie Delcourt m'affirme être un frère prêcheur.

Enfin, cher frère Léon, songez aussi que Jules-César Scaliger est décidé, si vous continuez, à aller vous tirer par les pieds et à vous lire ses oeuvres sur la précellence de Cicéron jusqu'à ce que vous les sachiez par coeur. Je sais bien que Scaliger est en enfer, mais ces esprits chagrins peuvent vous donner bien des mauvais rêves et, quant à moi, je souhaite que les vôtres soient pleins de bonheur et d'imaginaires heureuses.

En foi de quoi vous bénit et salue

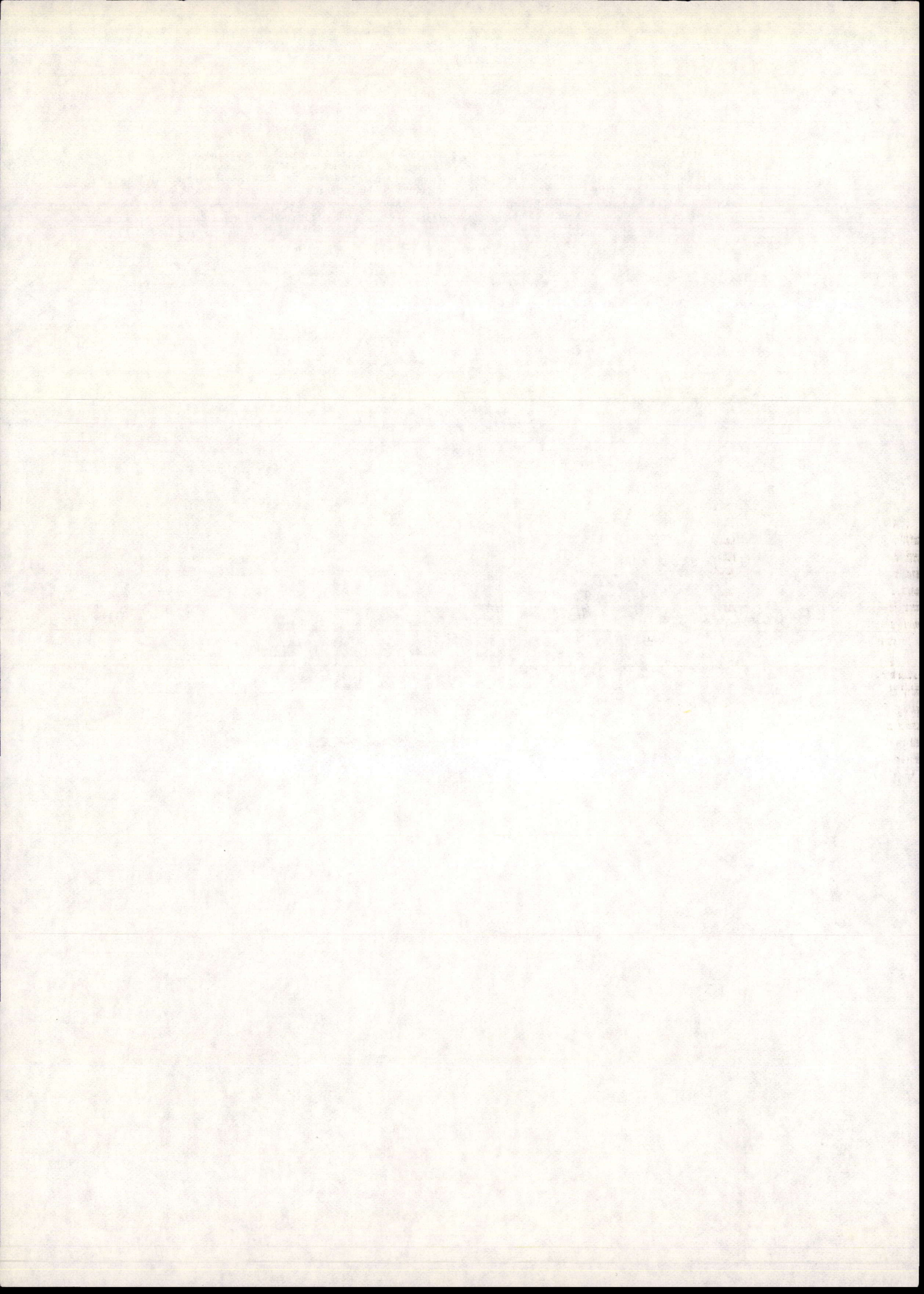
Thomas More,
en son vivant chancelier d'Angleterre par la volonté du roi, puis décapité et, par la grâce de Dieu, Témoin de sa divine vérité.

* * *

Comme j'aurais aimé mieux connaître Marie Delcourt! Elle est tout entière dans ces lignes, la grande dame de l'humanisme: Marie Delcourt était une femme de coeur, qui croyait à la vertu des mots. En cela aussi, elle rejoint ses chers humanistes.

Notes

- (1) Propos rapporté par Evelyne de QUATREBARBES, *Une grande dame du coeur: Marie Delcourt*, dans *La vie wallonne*, t. 53, p. 51-54, Liège, 1979. Dans le même numéro, on lira aussi la notice de J. HOYOUN, *Une grande dame de la pensée: Marie Delcourt* (p. 45-51).
- (2) A. CURVERS, *Le style de Marie Delcourt*, dans *Hommage à Marie Delcourt* p. 35-41, Liège, 1983.
- (3) M. DELCOURT, *Images de Grèce*, p. 8-9, Paris-Namur, 1959.
- (4) M. DELCOURT, *Images de Grèce*, p. 266-228.
- (5) M. DELCOURT et P. CISELET, *Belgique 1567. La Description de tout le Pays-Bas par Messire Ludovico Guicciardini*, p. 11-12, Bruxelles, 1943.
- (6) M. DELCOURT et P. CISELET, *Monetarius. Voyage aux Pays-Bas (1495)*, p. 20, Bruxelles, 1942.
- (7) M. DELCOURT, *Ecoliers d'autrefois*, dans *Le Soir*, 13 juin 1961.
- (8) Comme le fait remarquer fort justement L.-E. HALKIN, *Marie Delcourt 1891-1979*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XLI, p. 595-597, Genève, 1979.
- (9) J. HOYOUN, *Marie Delcourt: souvenirs d'un familier*, dans *Hommage à Marie Delcourt*, p. 25-34, Liège, 1983.



10 F. BIERLAIRE, *Marie Delcourt historienne de l'humanisme*, dans *Hommage à Marie Delcourt*, p. 19-24, Liège, 1983. Sur l'apport de Marie Delcourt aux études érasmienne, voir notre postface à la réédition de son *Urasme*, Bruxelles, Labor, 1986.

(11) Textes publiés pour la première fois par F. BIERLAIRE, *Marie Delcourt 1891-1979*, dans *Mincama*, t. XVII, n° 65-66, p. 67-76, Angers, juin 1980.

(12) Félix Magnette, professeur d'Histoire moderne à l'Université de Liège, était le frère de Charles Magnette, homme politique très célèbre à Liège. Le professeur Antoine Grégoire était un linguiste. Le professeur Léon Halkin était un latiniste, père de l'historien Léon-E. Halkin.

(13) Jean Chapeauville est l'auteur d'une chronique des évêques de Liège écrite en latin (Liège, 1612-1616).

extrait de :

Galerie

REVUE CULTURELLE ET PEDAGOGIQUE 7 (1989) N° 4

(Differdange)

l'Europe occidentale, Liège; il est rédigé dans la langue que l'on parlait autrefois dans cette région alors florissante: le français, idiome néo-latin. La date manque, mais le style et l'écriture nous permettent de le dater de la fin du second millénaire, plus précisément entre 1925 et 1950. En voici la traduction:

Le 19 décembre, les étudiants et professeurs de l'Université de Liège se réunirent au Trianon, à Liège, pour fêter Félix Magnette... Ici, une lacune.

La plupart des historiens déduisent de ce document qu'il y eut un professeur Magnette qui enseigna à l'Université de Liège pendant la première moitié du XXe siècle. Critique à courte vue, mes chers élèves. Interprétation myope: elle ne tient compte d'aucune des difficultés formidables qui hérissent ces quelques lignes. Etudions-les une à une.

Que veut dire, dans le dialecte néo-latin de la région liégeoise au second millénaire, ce nom: Magne? Magne veut dire grand. Et que signifie la terminaison -ette? Petit, ou, plus exactement, petite. Magnette signifierait donc: le grand petit — contradictio in terminis, absurdité manifeste, dénomination impossible.

Que cache-t-elle? Magne, Magne... Charlemagne! On a retrouvé à Liège une base de statue qui porte le nom de Charlemagne. Pourquoi? Parce que Liège précisément se vantait d'être la patrie de Charlemagne. Vous l'avez deviné: le Magnette de notre document ne fait qu'un avec Charlemagne; le mot Félix qui l'accompagne n'est pas un prénom comme l'ont cru tous mes prédécesseurs, mais un déterminatif: l'heureux Magne, l'heureux Charlemagne.

Pourquoi Magne, ou Charlemagne, est-il dit heureux? Le texte nous donne tout ce qu'il faut pour répondre à cette question. En effet, il nous donne une date: 19 décembre, solstice d'hiver. Or, c'est le 25 décembre que Charlemagne fut sacré empereur à Rome en l'an 800. Les hommes des deux premiers millénaires connaissaient trop mal l'astronomie pour fixer plus précisément la date du solstice. L'événement qui valut à Magne ou Charlemagne son surnom de Félix, c'est indubitablement son couronnement à Rome.

Cependant, les fêtes dont il s'agit n'eurent pas lieu à Rome, mais à Liège. Le document est for-

mel sur ce point; nous n'avons aucune raison d'en douter. En effet, la forme si curieuse de Magnette est restée courante à Liège pendant plus de mille ans pour désigner Charlemagne. Elle est attestée notamment par une plaque d'émail bleu découverte dans les ruines du quartier de l'Université et qui porte cette inscription: Rue Charles Magnette. Pourquoi ce diminutif, inexplicable à première lecture, dans un document officiel? C'est sans nul doute une plaisanterie d'étudiants sur la petite taille du père du grand empereur: Pépin-le-Bref, le Petit. Ce diminutif sera devenu, dans la bouche des étudiants liégeois, un surnom amical dans le genre de Pit-chou. L'ouvrage du savant professeur Grégoire sur les hypocoristiques, diminutifs et noms familiers nous prouve d'ailleurs qu'ils étaient fort en honneur à cette époque dans la région liégeoise, car l'index de cet ouvrage, qui seul est parvenu jusqu'à nous, constitue à lui seul un fort volume dans notre bibliothèque. La situation de la rue Charlemagnette, toute proche de l'Université, corrobore notre interprétation.

Pourquoi les étudiants ont-ils fêté le couronnement de l'empereur? Evidemment parce que celui-ci avait fondé leur Université. Cela est en effet confirmé par tous les documents qui nous parlent des fondations d'écoles par Charlemagne. Que celui-ci ait voulu donner une Université à son village natal n'a rien d'étonnant. Si mon hypothèse est exacte, l'Université de Liège serait donc la plus ancienne de la presqu'île européenne.

Il me reste à faire deux remarques. La fête eut lieu au Trianon. Ce nom désigne évidemment un lieu-dit de la région liégeoise, probablement peu distant de l'Université. On y célébra Charlemagne au solstice d'hiver de l'an 800, comme je l'ai démontré. Il est probable que le jour du couronnement y fut commémoré régulièrement chaque année, comme le prouve le mot Guindaille ou guidaille, fête du gui, fête du solstice, attesté dans les chartes du deuxième millénaire. Toutes ces fêtes avaient lieu au Trianon. Ce nom fut associé si étroitement au souvenir de la grandeur impériale que la fille de l'impératrice Marie-Thérèse, la princesse Marie-Antoinette, devenue reine de France plus de mille ans après le couronnement de Charlemagne, donna le nom de Trianon à un de ses châteaux près de Paris. Elle cherchait ainsi, sans aucun doute, à rappe-

vantes, à traduire ces auteurs qui ont eu le tort d'écrire en latin: «Qui ouvre encore Lefèvre d'Étaples ou Budé? Si l'on faisait dans le Quartier latin une enquête sur ce dernier, on apprendrait, je gage, que c'est le fondateur d'une collection où les classiques grecs sont imprimés sous couverture jaune et les latins sous couverture garance.» Marie Delcourt — elle a été entendue — va jusqu'à réclamer la lecture d'Érasme dans les écoles: «Ceux qui, à l'époque où l'Europe latine était une réalité, ont écrit dans la langue de tous les penseurs de leur temps, ne peuvent donner que de bonnes leçons aux écoliers de l'ère de la S.D.N.»

Toute sa vie, Marie Delcourt a prêché d'exemple. S'il fallait, dans son oeuvre, «élire une seule fleur comme fait Dürer lorsque, dans un portrait, il met à côté du modèle un brin de muguet ou quelques violettes dans un verre d'eau», je choisirais sa traduction de la *Correspondance d'Érasme*. Certes, elle n'a pas tout traduit, mais elle a revu chacun des onze volumes (plus de 3.000 lettres) et elle en a pris plusieurs à son compte, notamment le premier — le plus difficile — et le dernier. Rares étaient ceux qui croyaient au succès de l'entreprise! Marie Delcourt y a cru. Elle disait que le latin d'Érasme était facile. Sur ce point, elle avait tort, je crois, mais elle a eu raison de se tromper: sa traduction rend d'immenses services, et pas seulement aux étudiants!

La démarche de Marie Delcourt, historienne de l'humanisme, n'est pas différente de celle des humanistes de la Renaissance. Ceux-ci furent d'abord des découvreurs de textes tombés dans l'oubli: Marie Delcourt, elle aussi, a exhumé quantité de textes qui dormaient dans les bibliothèques; je pense, par exemple, aux devoirs des élèves du Collège liégeois des Jérômites retrouvés dans une vieille reliure. Les humanistes se souciaient de donner de bonnes éditions des textes ramenés à la lumière: Marie Delcourt partageait ce souci du retour aux sources, aux meilleures sources, plusieurs éditions critiques en témoignent. D'éditeurs, les humanistes se firent souvent traducteurs: Marie Delcourt aussi, qui reprochait presque à Érasme d'avoir écrit en latin, contribuant ainsi

à rendre son oeuvre inaccessible: «Dix lourds in-folios restent fermés au grand public. Le latin est une langue morte». Les humanistes furent des diffuseurs de la pensée antique, des pédagogues au sens le plus noble du terme: toute sa vie, Marie Delcourt fit de la vulgarisation scientifique — de la vulgarisation intelligente — notamment dans ses chroniques du journal *Le Soir*. Un dernier point de comparaison me vient à l'esprit, qui m'est inspiré par ces quelques lignes, que je voudrais vous lire, pour conclure: «Ceux qui ont écrit l'histoire de l'humanisme n'ont peut-être pas assez insisté sur le bénéfice que les études retirèrent d'une circonstance minime en apparence de la vie sociale avant le XVII^e siècle: l'extrême instabilité des fonctions. Un savant moderne se fixe à une institution; il compte sur elle comme elle compte sur lui. Un système basé sur l'avancement et la pension décourage toute envie de faire l'école buissonnière. Rien de tel n'existait à l'époque de la Renaissance.» Il me semble que Marie Delcourt, malgré son handicap physique et son attachement à l'Université de Liège, a, jusqu'à son dernier jour, fait l'école buissonnière, pour cueillir à notre intention les muguet et les violettes du printemps de la Renaissance.¹⁰

Je pourrais m'arrêter là, mais il me semble, à la réflexion, que Marie Delcourt avait encore beaucoup de points communs avec ses chers humanistes. J'en épingle trois, que j'illustrerai par deux documents: son talent d'épistolière, son humour et son sens de l'amitié. Il s'agit de deux textes adressés à son ami et voisin Léon-E. Halkin, celui-là même à qui elle conseillera pendant la guerre: «Vous êtes nerveux, vous supportez mal l'occupation, vous devriez faire quelque chose, traduisez donc les *Colloques d'Érasme*». Le premier texte est une curieuse leçon de critique historique; le second est une lettre tombée du ciel, le 1^{er} février 1940, m'a confié son destinataire.¹¹

Leçon de critique historique professée par le professeur Pingouin à l'université de Godthaab, au Groenland, en 4939 après Jésus-Christ

Nous allons étudier aujourd'hui un texte très simple mais qui a été souvent mal compris. Il provient d'une ville aujourd'hui disparue de